

# Comment on meurt dans une chute

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 18

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189235>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ramequins au fromage, des pâtisseries variées s'offriront à votre choix.

Mais ce qui est plus simple, demandez un déjeuner à 1 fr. 50, vin compris, et vous serez étonné de ce qu'on vous apportera pour cette modique somme. Sans compter qu'en face de vous, et tout en maniant la fourchette, vous jouirez d'un ravissant concert donné par les oiseaux chanteurs dont les cages sont rangées en fer à cheval à l'extrémité occidentale du buffet. Voyons, n'y a-t-il pas dans tout cela les éléments d'une demi-journée agréable?... Certainement.

L. M.

### Comment on meurt dans une chute.

De nombreux curieux, groupés l'autre jour sur la place Saint-François, suivaient avec anxiété les moindres mouvements de deux ouvriers remettant en place le coq de la flèche de l'église, dont on avait rafraîchi la toilette.

Le spectacle qu'offrait ces deux hommes était vraiment effrayant. En face l'un de l'autre, et se tenant d'une main à la tige de fer, ils ajustaient le coq et le faisaient pivoter pour s'assurer qu'il tournerait facilement à tous les vents. Dans cette position, ces deux hommes dessinaient sur le ciel un V d'une hardiesse inouïe. Dès lors, une foule de conjectures parmi les groupes de la place, discutant tous de l'éventualité d'une chute.

— Ils seraient réduits en mille morceaux sur le pavé, disait l'un.

— Ils seraient déjà morts avant de toucher terre, disait un autre.

— Oui, étouffés par la pression de l'air, ajoutait un troisième.

Et mille autres suppositions de ce genre, qui ne firent que s'accroître lorsque les deux ouvriers, sortant chacun une bouteille de vin de sa poche, burent à même, après avoir salué les spectateurs.

Une chronique scientifique que nous avons sous les yeux vient à propos détruire les préjugés que nombre de gens conservent encore sur la manière dont meurent les personnes qui tombent d'une grande hauteur. — On entend dire généralement qu'on ne souffre pas dans ce genre de trépas, attendu qu'on est asphyxié avant d'atteindre le sol. C'est une grossière erreur. Il est vrai que personne ne serait tenté de se jeter du haut de la Cathédrale pour en faire l'expérience, car les impressions d'un homme qui tombe et se sent tomber ne doivent avoir rien de bien agréable. Les aéronautes en savent long là-dessus; il en est qui se sont laissés choir en douceur de plus de 600 mètres, qui ont eu une jambe cassée, et ne recommenceraient pas pour tout l'or du monde.

L'asphyxie par chute est une légende. On a soutenu qu'on mourait asphyxié parce qu'on fendait l'air à une vitesse de quelques dizaines de mètres à la seconde. L'air manquait, et, pas d'air, c'est la mort. Impossible d'admettre de pareils arguments. L'air ne manque pas du tout; la preuve en est dans les trains rapides, qui marchent à certains moments avec une vitesse de 110 kilomètres à l'heure, vitesse qui peut même aller jusqu'à 130 kilomètres.

Est-ce que les mécaniciens et les chauffeurs ont jamais été asphyxiés? Que la distance parcourue soit horizontale ou verticale, peu importe. Or, le corps d'une personne qui se jette du haut des tours d'une cathédrale ne traverse cependant pas l'air avec une vitesse pareille.

On objectera que le mécanicien fendait l'air à la vitesse de 33 mètres par seconde a un vitrage devant lui qui emprisonne l'air plus ou moins. Mais on répond à cela qu'un vent de tempête déplace l'air avec une vitesse qui peut dépasser 40 mètres par seconde. Or, jamais, en mer, un marin n'a été asphyxié par un coup de vent. Que l'air soit en repos ou en mouvement, l'inspiration le saisit au passage et l'introduit dans les voies respiratoires.

Il y a quelques années, un homme tomba du haut de la colonne de Juillet sur des bâches tendues au-dessus du socle qu'on réparait. Il se releva avec quelques contusions. On cite, en outre, un Indien qui, en 1852, tomba d'une hauteur de 300 mètres sur des massifs de hautes fougères; il en fut quitte pour quelques légères blessures.

Ainsi, il en faut finir avec cette idée qu'on meurt par asphyxie en tombant d'une grande hauteur. On meurt au moment du choc par commotion cérébrale et par désordres internes.

### Le feu à Paris.

Sous ce titre, un des chroniqueurs du *Gagne-petit*, M. Henri Séna, décrit comme suit le spectacle qu'offrent, en général, les incendies à Paris. On remarquera qu'à côté de détails intéressants, émouvants même, la note parisienne perce toujours, et qu'il est bien difficile à certains Français de ne pas rire en pleurant.

« Tout le monde a vu, dit-il, ces sortes de petites vitrines que l'on a accrochées au mur de quelques maisons. Au centre d'un carré exigü, un bouton noir protégé par une glace sert, en cas d'incendie, à émouvoir une sonnerie placée dans le poste de pompiers le plus proche. On brise la glace, on pousse le bouton, et les secours arrivent promptement.

A Paris, le service des secours est organisé d'une manière remarquable. Toutefois, mon but n'est pas d'entrer dans le détail de cette organisation et je ne veux retenir que le côté pittoresque de la chose.

Rien n'est imposant et décoratif comme le feu à Paris pendant la nuit. Un sybarite inexcusable désirerait que les sinistres fussent plus fréquents, afin d'assister à cette mise en scène lugubre et superbe.

Dès que la nouvelle du désastre est transmise à une caserne, c'est un branle-bas rapide, méthodique, vertigineux, donnant la sensation d'épouvante spéciale et voluptueuse que l'on éprouve à voir des manœuvres exécutées dans le silence. Cette émotion a des affinités avec l'effroi religieux. On a eu beau, depuis quelques semaines, affubler les pompiers de casques copiés sur un modèle d'une invraisemblance grotesque, ils font encore figure en troupe et à la besogne.

Lorsque tout le matériel est prêt, les hommes montent dans les voitures, sur la plate-forme des